

Gens

Alfredo Arias signe trois mises en scène au Rond-Point L'enchanteur renaissant

Avec trois spectacles différents et complémentaires, le fondateur du groupe théâtral TSE rappelle comment son inventivité merveilleuse est demeurée intacte. Il s'est régénéré aux sources même de son imagination, en Argentine.



À gauche : *Trois tangos*. À droite : *Tatouage*. Spectacles mis en scène par Alfredo Arias. Théâtre du Rond-Point, 2009. © Brigitte Enguérand

L'EXIL EST DOULEUR ET PERTE. On l'oublie trop souvent. Surtout lorsque c'est un artiste qui a dû quitter son pays. On pense toujours qu'il y a en lui assez de réserves de sensibilité et d'imagination pour que l'arrachement ne soit pas douloureux. La génération d'Alfredo Arias ne pouvait pas s'épanouir dans l'Argentine de la dictature. Le groupe de plasticiens qui grandit à l'Institut Di Tella de Buenos Aires, donnant performances et « happenings » avec des comédiens, des danseurs, était très représentatif de la jeune création de l'époque. Lorsqu'il fonda le TSE avec quelques amis, en 1968, Alfredo Arias s'était déjà fait connaître par son adaptation scénique

de *Dracula* de Bram Stoker et autres essais inspirés de la bande dessinée, des contes, de formes fantastiques. Le groupe quitte l'Argentine, présente des spectacles à Caracas ou New York, et enfin s'installe à Paris pour le plus grand bonheur des amateurs de théâtre, de music-hall des années soixante-dix.

Des années durant et sur des registres très différents, en faisant connaître l'écriture de Copi (première création parisienne : *Eva Peron*), en osant un théâtre de masques avec l'extraordinaire *Peines de cœur d'une chatte anglaise*, notamment, spectacle qui ira jusqu'à Broadway, en montant du répertoire, Marivaux ou Shakespeare mais aussi Henry James (*La Bête dans la*

jungle) ou Jean Genet, en réussissant à l'opéra, en renouvelant le music-hall, en ne lâchant pas le fil des origines (*Mortadella*, *Faust argentin*), Alfredo Arias s'est imposé comme l'un des artistes les plus attachants de la scène française.

Longtemps il demeura loin de son pays. Depuis quelques années, il y retourne, il y séjourne. Il y travaille. Avec Marilù Marini, bien sûr. Ou bien seul pour mettre en scène. Et sans doute les trois remarquables spectacles qui ont illuminé le Rond-Point de novembre à janvier (car on a joué les prolongations devant le succès bien mérité des productions) sont-ils nés non seulement des retrouvailles, d'une réconciliation profonde, mais de l'humeur même du pays de l'enfance. Ce n'est pas seulement parce qu'ils sont joués par des artistes argentins, qu'ils ont été créés en Argentine, que ces spectacles traduisent cette harmonie avec le passé qui a construit Alfredo Arias. Il y a là un accomplissement : il est allé au plus profond de lui-même. Dans sa maturité. Et c'est comme si tout son savoir – car Alfredo Arias est d'une érudition profonde et large, universelle – s'était revivifié au contact du tout petit garçon que l'on a toujours vu en lui et qui refait surface plus que jamais dans *Tatouage*...

Les trois spectacles sont délicieux : *Cabaret Brecht Tango Broadway*, avec Alejandra Radano et Sandra Guida (les belles de *Divino Amore* il y a quelques saisons) et au piano Ezequiel Spucches, impose une rigueur graphique, noir et blanc, symétrie, superbe talent de chanteuse et de danseuse des deux artistes. *Trois tangos*, comme trois nouvelles que lient des fables de musique et d'amour,

écrites par Arias et Gonzalo Demaria, mêle des langues différentes (italien, espagnol de Buenos Aires, français), des thèmes (le double, l'incertitude sexuelle), un monde interlope et féérique à la fois et des artistes très talentueux sur une création musicale d'Axel Krygier. Danseurs, Maria Filali, Jorge Rodriguez, narrateur, Larry Hager, acteurs-chanteurs-danseurs, Alejandra Radano, et Marcos Montes et Carlos Casella.

Mais c'est avec *Tatouage*, qu'il a écrit et dans lequel il joue sous un maquillage bouleversant, qu'Alfredo Arias est au plus profond et au plus brillant de son art. C'est d'après des faits réels qu'il a composé cette fable déchirante, cocasse et macabre à la fois. On connaît très bien l'un des personnages, Eva Peron, ici nommée Eva del Sur (Sandra Guida) ; on ne connaissait pas l'autre, Miguel de Molina, né en Espagne, artiste broyé par la guerre civile, écrabouillé par le franquisme. Ces deux réprouvés vont se reconnaître... Arias, traduit par René de Ceccatty, ne cherche évidemment pas la linéarité d'une intrigue. Il travaille en éclats, allusions, aidé par les costumes de Pablo Ramirez et ses interprètes, cette bande remarquable : Carlos Casella qui est Miguelito, Alejandra Radano en compositions extravagantes, Marcos Montes une belle Carmelita et Alfredo Arias lui-même, narrateur et héros car Miguelito revit selon plusieurs voix...

Il y aurait beaucoup à dire, à analyser. On a toujours aimé Alfredo Arias. On ne parlera donc pas ici de résurrection... mais jamais il n'a été si grand !

A. H.

Théâtre du Rond-Point, www.theatredurondpoint.fr